

Septembre 2023

jeune cinéma



424-425

France : 12 €

Étranger : 15 €

Tien Ân Pham
Cinéma français
Cinéma prolétarien
allemand (III)
Hiroshi Inagaki

FESTIVAL LA ROCHELLE CINÉMA (30 juin au 9 juillet 2023)

Deux cents films étaient au programme de la 51^e édition du Fema à La Rochelle. Ou comment faire cohabiter avant-premières et rééditions, sans tapis rouge ni compétition mais avec un public cinéophile encore plus nombreux qu'à l'accoutumée, au point de tutoyer le record de fréquentation du festival.

Vendredi 30 juin. Le coup d'envoi est lancé avec la projection de *Règne animal* de Thomas Cailley (sortie le 4 octobre), dans la grande salle de la Coursive, pleine comme un œuf. Dans les derniers jours, la mise en place de la billetterie en ligne a été abandonnée, ce qui n'est pas pour déplaire à de nombreux habitués, pour lesquels les discussions animées entre cinéophiles, dans les files d'attente, constituent l'un des charmes du festival. Le film d'ouverture, emblématique d'un cinéma de genre qui se développe dans la production française, et plutôt réussi, est particulièrement bien choisi pour attirer toutes les franges de public.

Samedi 1^{er} juillet. À chaque journée, son dilemme. Ainsi, ce samedi, autour de 10 heures, huit possibilités s'offrent, avec entre autres *Les Idiots* de Lars von Trier, auquel une intégrale est consacrée, *Faisons un rêve* de Sacha Guitry, début d'un parcours dédié au maître, *Ève* de Joseph Mankiewicz, dans le cadre d'une rétrospective Bette Davis, ou encore *Machiat*, de Sonia Ben Slama, un documentaire qui s'inscrit dans un hommage à Kaouther Ben Hania et aux cinéastes tunisiennes. Un autre documentaire, *Little Girl Blue* de

Mona Achache (le 1^{er} novembre), a les honneurs de la grande salle et fait un tabac auprès du public. J'ai trouvé mon plaisir dans deux autres avant-premières du jour : le très singulier et amusant *On dirait la planète Mars* de Stéphane Lafleur (le 2 août) et surtout *Los delincuentes* de Rodrigo Moreno (le 27 mars 2024), un formidable long métrage argentin qui rappelle, par certains côtés, le bonheur de raconter des histoires de *La Flor* et de *Trenque Lauquen*. Cette épopée tranquille, qui tient parfois du western ou du conte rohmérien, se caractérise d'abord par un humour très fin et des digressions délicieuses, auxquelles on se plie avec une certaine jubilation, sur une longueur aisément avalée de trois heures.

Dimanche 2 juillet. De nombreux films sélectionnés au Fema viennent, comme chaque année, des différentes sections cannoises, comme par exemple, *Un prince* de Pierre Creton (18 octobre), ou *Lost Country* de Vladimir Perišić (11 octobre). Le cinéaste serbe présente son deuxième long métrage comme une "lettre d'amour", alors que son précédent ressemblait davantage à un "cri de rage." *Lost Country* est un récit d'apprentissage, mais il est sur-



tout le reflet d'une période instable, qui a suivi la guerre en ex-Yougoslavie. Aidé de sa coscénariste, Alice Winocour, qui sait rendre limpide les thèmes les plus complexes, Perišić nous gratifie d'une mise en scène qui semble simple *a priori* mais se révèle extrêmement travaillée. *Eureka*, de Lisandro Alonso, est d'une tout autre étoffe. Sur près de 150 minutes, le film est scindé en trois épisodes distincts qui font voyager dans l'espace et dans le temps, mêlant le réalisme à l'imaginaire, du western grotesque à l'œuvre contemplative. Une constante tout de même : la présence des populations autochtones de l'Amérique, du Nord et du Sud, et le thème générique de l'exploitation de l'homme par l'homme. Après cela, *A Room of My Own* du Géorgien Ioseb 'Soso' Bliadze ferait presque office de récréation. Véritable portrait doux-amer de la génération Z, au féminin, le film se révèle très attachant, autour d'un duo de jeunes femmes qui cohabitent, l'une réservée, l'autre extravertie, et d'une

sororité qui s'épanouit vers l'émancipation, en opposition avec une société qui conserve ses traits patriarcaux.

Lundi 3 juillet. Trois avant-premières au menu aujourd'hui, avant la projection d'*Anatomie d'une chute* (23 août), de Justine Triet. Le chef-d'œuvre du jour venait d'Allemagne, grâce à Christian Petzold. *Le Ciel rouge* (6 septembre), est une petite merveille, comédie de mœurs estivale, légère en apparence, mais où s'incrument bien d'autres sentiments comme l'amertume ou le cynisme, tout en flirtant avec le film-catastrophe, le mélodrame ou le récit d'apprentissage, de manière extrêmement fluide, avec une intelligence narrative enthousiasmante. Paula Beer a succédé à Nina Hoss en tant que muse du cinéaste, et elle est de nouveau sublime de charme et de pétillance dans le film, même si ce n'est pas elle qui a le rôle principal, offert à Thomas Schubert, exceptionnel en garçon égocentrique, maladroit et totalement dépourvu d'empathie. La tonalité est tout



autre dans *Un automne à Great Yarmouth* (6 septembre) de Marco Martins, qui traite des conditions de vie et de travail, particulièrement sordides, des travailleurs immigrés portugais d'une usine de volailles du Norfolk, quelques mois avant le Brexit, et dans *20 000 espèces d'abeilles* (14 février 2024) de Estibaliz Urresola Solaguren, qui raconte avec sensibilité la recherche d'identité d'une fillette née dans un corps de garçon et le regard de sa famille devant sa volonté de devenir ce qu'il (et non elle) est.

Mardi 4 juillet. Encore une journée riche en émotions diverses, entre fictions et documentaires, dont *Au cimetière de la pellicule* du Guinéen Thierno Souleymane Diallo. Mais comment ne pas s'attarder sur *Jeune Cinéma* (quel beau titre) qui revient, à l'aide d'archives savoureuses, sur l'histoire du festival éponyme qui s'est tenu à Hyères (et un temps à

Toulon) de 1965 à 1983 ? Le documentaire de Yves-Marie Mahé (20 septembre) nous offre des moments de happenings permanents, avec des spectateurs qui n'hésitent pas siffler les films où à s'en prendre vertement aux cinéastes. On y voit et on entend Claude Chabrol, Bernadette Lafont, Michel Piccoli ou Emmanuelle Riva, on assiste à l'accueil des premiers ou deuxièmes films de Guy Gilles, Philippe Garrel, André Delvaux, Chantal Akerman, Léos Carax, etc. Dans la matinée, c'est l'excellent long métrage géorgien de Elene Naveriani, *Blackbird Blackbird Blackberry*, qui est présenté (cf. JC 423). Autre ambiance dans *Le Ravissement* (11 octobre) d'Iris Kaltenbäck dont l'héroïne, maïeuticienne, s'enferme dans une spirale de mensonges. Un bon film, dominé par la toujours parfaite Hafsia Herzi.

Mercredi 5 juillet. À mi-parcours

du festival, la projection de *Slow*, de Marija Kavtaradze, vient à point nommé. C'est l'histoire singulière de la rencontre d'une danseuse et d'un interprète du langage des signes, ce dernier se définissant comme asexuel. Comment vivre une relation marquée par l'absence de désir de l'un des deux partenaires, telle est la question à laquelle ce film lituanien répond de subtile et pudique manière. Les deux autres titres de la journée, *La Chimère*, d'Alice Rohrwacher, et *Simple comme Sylvain*, de Monia Chokri, vus à Cannes, ont déjà été traités dans notre précédent numéro.

Jeudi 6 juillet. Aujourd'hui, voyage annoncé pour la Jordanie, le Brésil et l'Autriche. Mais auparavant, pourquoi ne pas embarquer avec *Les Naufragés de l'île de la Tortue* de Jacques Rozier, programmé dans

le cadre de l'hommage rendu à Pierre Richard, en sa présence ? Il souffle toujours un vent libertaire dans ce long métrage étonnant et chaotique, dont la durée est certes excessive mais où il est plaisant de revoir Jacques Villeret, Maurice Risch, Jean-François Balmer ou Patrick Chesnais. Grand moment avec *Inchallah un fils* (31 janvier 2024), de Amjad Al Rasheed, aussi prenant qu'un film des Dardenne ou de Loach, qui impressionne par son intelligence et sa fluidité narrative, en privilégiant le réalisme, tout en soulignant l'absurdité progressive des situations qui enferment son héroïne dans un combat sans merci contre des ennemis, parfois dans sa propre famille jordanienne. Nulle lourdeur dans les thématiques abordées, avec une rare maîtrise, de l'avortement au harcèlement de rue,



Inchallah un fils (Amjad Al Rasheed, 2023)

en passant par les questions de la réputation et de la perte d'identité sociale pour une veuve. Le film brésilien *La Fleur de Buriti*, de João Salaviza et Renée Nader Messora, a été abordé dans les comptes rendus de Cannes. *Club Zéro* (27 septembre) de Jessica Hausner était, pour sa part, programmé à 22 heures, sage initiative pour ceux qui ne connaîtraient pas le sens de la provocation et du malaise de la cinéaste autrichienne, qui pousse le bouchon assez loin avec un film consacré à "l'alimentation consciente", sous forme de fable épinglant certaines tendances hygiénistes de notre époque.

Vendredi 7 juillet. Il est temps de jeter un œil à l'intégrale des longs métrages d'Adilkhan Yerzhanov, cinéaste kazakh dont *Assaut* et *L'Éducation d'Ademoka* sortent en salles, début juillet (cf. ce numéro), mais aussi à l'hommage à Bette Davis, avec en particulier un film peu connu mais plutôt réjouissant de Vincent Sherman, *L'Impossible Amour (Old Acquaintance, 1943)*. Début d'après-midi : il est conseillé d'être en forme pour avaler les 187 minutes de *Quand les vagues se retirent* (16 août) de Lav Diaz, quasiment un court métrage pour le réalisateur philippin, mais quand même ! Bien digéré, il restait encore à voir *Ama Gloria* (30 août), le premier long métrage en solo de Marie Amachoukeli, lequel m'a laissé un peu sur ma faim, contrairement à la majorité des spectateurs, emballés par ce récit filmé à hauteur d'enfant.

Samedi 8 juillet. Journée de gala avec cinq avant-premières au programme. Ou encore, malice ou non des organisateurs, l'opportunité de

voir à la suite *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick, *Fermer les yeux* de Victor Erice (16 août) et *Faisons un rêve* de Sacha Guitry. En ce qui concerne le second, dont l'absence en compétition officielle à Cannes avait des allures de crime de lèse-majesté, sa fibre romanesque et nostalgique confine au sublime, dans un récit mélancolique autour d'une disparition qui est aussi un hommage énamouré au cinéma. Après la découverte d'un autre chef d'œuvre, *Les Herbes sèches*, de Nuri Bilge Ceylan, (cf. JC 423), le festivalier avait de nouveau l'occasion de voyager, en Indonésie cette fois, avec *Autobiography* de Makbul Mubarak, à la rencontre d'un jeune garçon qui éprouve un mélange ambivalent de peur, de respect et de soumission devant son mentor et presque père de substitution, ancien général en pleine campagne électorale. Un film qui sait parfaitement exploiter un univers particulier, fait de tensions, d'ambiguïtés et de violence, même si celle-ci reste intelligemment hors-champ. Le dépaysement se poursuit avec *Les Colons* (20 décembre) de Felipe Gálvez, qui contredit sciemment "l'histoire officielle" du Chili, en empruntant d'abord la forme d'un western, avec les grandes étendues de la Terre de feu et ses cavaliers en mission, dont un métis, au service d'un propriétaire terrien sans scrupules, pour dégager une route vers l'Atlantique. Avec sa musique tonitruante, le film insiste sur le grotesque de cette entreprise de "civilisation", qui consiste surtout à éliminer les autochtones qui ont le malheur de se trouver sur le chemin des défricheurs de territoire.

Après une première partie grandiose, le film retrouve une narration moins flamboyante mais tout aussi engagée, quoiqu'un peu frustrante pour qui attendait une vaste fresque, eu égard à ses trente premières minutes. Un mot, enfin, sur *Inside* (18 octobre) du Grec Vassilis Katsoupis, faux film de survie pour un cambrioleur piégé dans un appartement de luxe à New York. Le suspense n'est qu'un aspect mineur de ce premier long métrage qui évolue progressivement vers quelque chose d'autre, de plus ambitieux et métaphorique, avec l'épatant Willem Dafoe pour seul protagoniste.

Dimanche 9 juillet. Excellente surprise avec *La Salle des profs* (31 janvier 2024) de Iker Çatak, rondement mené, avec une tension de plus en plus irrespirable, au fil des minutes. Son parti pris est de ne rien montrer en dehors de l'enceinte scolaire, là où une série de vols va contaminer l'atmosphère générale. Une

enseignante fait office de fil conducteur, idéaliste et bienveillante, qui n'a de cesse de vouloir faire les choses le mieux possible, ne se rendant pas compte qu'un effet boule de neige est très difficile à arrêter. Quant aux "vieux" Wim Wenders et Marco Bellocchio, ils témoignent d'une forme éclatante, le premier dans *Perfect Days* (1^{er} novembre), le second dans *L'Enlèvement* – tous deux traités dans notre n° 423. Il ne restait plus qu'à se diriger vers la cérémonie de clôture du festival avec *Le Syndrome des amours passées* (25 octobre) de Ann Sirot et Raphaël Balboni, qui revisitent la comédie romantique à leur sauce épicée et nous livrent une vision du couple et de la famille furieusement émancipée. Belle conclusion pour une édition record, en termes de fréquentation. Le rendez-vous est déjà pris pour 2024, le 28 juin, sous le soleil rochelais, exactement.

Alain Souché



Los colonos (Felipe Galvez, 2023)